Violence des sentiments et violence de l'histoire. Le roman français à l'orée du XIX^e siècle, dir. S. LORUSSO

Valentina Ponzetto

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/45149>

DOI : 10.4000/studifrancesi.45149

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2021

Pagination : 377-379

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Valentina Ponzetto, « *Violence des sentiments et violence de l'histoire. Le roman français à l'orée du XIX^e siècle*, dir. S. LORUSSO », *Studi Francesi* [En ligne], 194 (LXV | II) | 2021, mis en ligne le 01 septembre 2021, consulté le 15 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/45149> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.45149>

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Violence des sentiments et violence de l'histoire. Le roman français à l'orée du XIX^e siècle, dir. S. LORUSSO

Valentina Ponzetto

RÉFÉRENCE

Violence des sentiments et violence de l'histoire. Le roman français à l'orée du XIX^e siècle, dir. S. LORUSSO, Pisa, Ets Edizioni, 2019, «I libri del seminario di filologia francese», 156 pp.

- 1 Peut-on reconnaître une identité propre et une spécificité esthétique et culturelle au «tournant 1800», cette «période sans nom» qui va environ de 1780 à 1820 et qui connaît un certain regain d'intérêt dans le monde de la recherche, sans doute à cause de la période de bicentenaires que nous venons de traverser? Les contributions réunies dans ce volume par Silvia LORUSSO, spécialiste de la période, précédées d'une *Introduction* (pp. 7-12) de Francesco FIORENTINO, apportent quelques réponses fort intéressantes en interrogeant des corpus romanesques riches et variés, qui vont de M^{me} de Genlis à Charles Nodier en passant par Germaine de Staël, Sophie Cottin, Aimée de Coigny, et d'autres auteurs moins connus. Les choix thématiques et esthétiques de ces autrices et auteurs sont ici abordés à travers un double prisme, l'un plus explicitement mis en avant, l'autre plus implicite et sous-tendu, quoique non moins important.
- 2 Le premier et plus explicitement revendiqué est celui de l'Histoire avec sa violence, ou pour mieux dire de l'impact du traumatisme historique et collectif majeur qu'a été l'époque de la Révolution Française sur tous les romanciers et romancières pris en examen et sur leur production, même quand celle-ci ne fait pas directement allusion à la réalité des événements contemporains ou récents. Plusieurs contributions convergent même pour démontrer que la violence frénétique, grandguignolesque et sanguinaire qu'on peut identifier avec un certain premier romantisme «noir» semblerait surgir avec plus de force précisément dans les intrigues sentimentales,

picaresques ou mélodramatiques sans lien direct avec l'actualité. Ainsi Silvia LORUSSO constate que les motifs du suicide, du sang et de la folie «hantent les romanciers de l'époque», se chargeant d'un «sens nouveau» (*La cruauté inéluctable du destin romanesque à une époque tragique*, p. 48). Patrizia OPPICI écrit à propos des romans de Dumaniant et Pigault-Lebrun que «le véritable déchaînement passionnel a lieu plutôt dans les romans qui suppriment les événements révolutionnaires du niveau explicite du texte. Ce refoulement provoque un excès de violence dans des intrigues où on alterne scènes de décapitation, coupes de sang à boire, cannibalisme involontaire; autant d'épisodes qui évoquent pour le lecteur de l'époque des expressions qui étaient liées à la Terreur» (*Actualité révolutionnaire et violence des passions dans les romans des «Enfans»*, p. 37). Quant à *Alvare, le héros fatal d'Aimée de Coigny* (pp. 75-86), protagoniste d'un roman homonyme de mœurs et d'aventures sur fond d'une Espagne poncif, archaïque et fanatique tout droit sortie de la propagande des Lumières, Benedetta CRAVERI y lit subtilement une sorte de bilan détourné des passions publiques et privées qui ont marqué l'existence de la «jeune captive», mettant en garde contre la force destructrice de la passion amoureuse, mais aussi contre des rêves de fraternité et de justice sociale opposant le collectif à l'individu. Enfin deux contributions se penchent sur l'œuvre de Charles Nodier, né en 1780 et précocement marqué par l'expérience de la Terreur avec son cortège de têtes coupées. Dans *Des cheveux coupés par des dents: la violence révolutionnaire dans les romans sentimentaux de Charles Nodier* (pp. 117-130) Jean-Marie ROULIN montre comment trois romans de jeunesse de Nodier – *Les Proscrits*, *Thérèse Aubert* et *Adèle*, tous les trois ayant pour cadre la guerre de Vendée – sont profondément marqués par la noirceur et la violence sans que celle-ci se manifeste par des «scènes attendues, comme des décapitations, des scènes de massacre ou des cœurs arrachés» (p. 122). Elle se glisse plutôt ailleurs: dans la passion politique, dans l'exclusion sociale des adversaires, dans la dimension onirique et jusque dans l'éros et dans le paysage, colorant ainsi le récit intime dans son ensemble. Même l'onirisme n'est pas «un ailleurs heureux où s'évader», mais plutôt «le lieu du retour du refoulé de l'Histoire et de sa violence» (p. 130). C'est ce que confirme Cornelia KLETTKE avec son analyse de *Smarra*, où «le traumatisme de la guillotine se fond au sentiment de la jalousie» du narrateur autodiégétique et à un riche intertexte allant d'Apulée à Goethe, «pour former un enfer de supplices inconcevables et indicibles» (p. 134), imaginaire fantastique, frénétique et cauchemardesque où Éros rime avec folie (*Perversions de l'amour sentimental dans "Smarra ou les démons de la nuit" de Nodier*, pp. 131-148).

- 3 Au fil de ces détournements temporels, symboliques, passionnels, et même métaphoriques, si l'on prend en compte le déchaînement des éléments naturels (orages, avalanches et éruptions volcaniques) censés traduire en images fortes le désordre moral et social de cette époque trouble et étudiés ici par Michel DELON (*Roman et violence au début du XIX^e siècle*, pp. 13-30), c'est un autre prisme de lecture possible du volume qui émerge: celui de la montée en puissance d'un genre, le roman, qui dans les années 1780-1820 connaît un essor et une fortune inédits, participant en première ligne à cette «redéfinition de la littérature» formulée par Staël et Chateaubriand qu'évoque ici la contribution de J.M. ROULIN. Le volume est ainsi entièrement consacré au genre du roman, comme si le choix allait de soi. Encore en quête d'une légitimité avant de s'imposer comme le genre dominant du XIX^e siècle, le roman de cette époque, souligne Silvia Lorusso, semble vouloir «éluder les événements contemporains» et «les implications politiques immédiates» qu'on retrouve sur la tribune des scènes théâtrales

contemporaines (p. 43). Les formes assez libres du roman sentimental, épistolaire, gothique ou d'aventures offrent, comme le fait justement remarquer Michel Delon dans sa contribution liminaire, une liberté esthétique qui permet «toutes les expérimentations et [...] toutes les audaces» (p. 13). Corollaire à la fois de cette liberté expressive et du reflet indirect des bouleversements socio-politiques de la Révolution, les romans étudiés se permettent parfois des renversements subits de situations ou des fins heureuses inespérées qu'on ne retrouvera plus au cours du XIX^e siècle. Ainsi Patrizia OPPICI porte l'exemple d'héroïnes que «les circonstances obligent à transiger un peu avec la morale», et notamment avec l'usage qu'elles font de leur corps, sans que cela les condamne à une mort prétendument rédemptrice ou même empêche leur réunion finale et heureuse avec l'homme aimé, et Fabienne BERCEGOL évoque, en étudiant le roman *Mathilde ou Mémoires tirés de l'histoire des croisades* de Sophie Cottin (pp. 59-74), un dénouement de concorde et de paix censé rappeler – en 1805 – «qu'une réconciliation est toujours possible à l'issue des temps de crise et que le christianisme peut en être le vecteur» (p. 71).

- 4 Un dernier constat s'impose, qu'on aurait pu souhaiter de voir thématiqué, ou du moins adressé, dans les contributions ou dans l'introduction: celui d'une forte présence féminine parmi les auteurs du corpus analysé. Serait-ce un effet du choix du genre étudié, à savoir le roman, souvent représenté dans le volume dans sa variante dite «sentimentale»? Du choix du sujet: la violence des passions? Des temps troubles et de bouleversement social, généralement propices, au cours de l'Histoire, à la prise de parole des femmes et à leur émancipation? Ou simplement aux préférences personnelles de la curatrice et des contributrices et contributeurs? Il est sans doute significatif que la longue contribution de Marie-Bénédicte DIETHELM («*Les femmes ont toujours imité, et jamais créé: les philippiques de M. de Lévis*», pp. 87-116), marginale et thématiquement à part par rapport au reste du volume, retrace l'histoire de la parution et de la réception d'un roman par lettres particulièrement misogyne de Gaston de Lérès, les *Nouvelles Lettres chinoises* (1810), où il n'est nullement question de violence des sentiments, ni moins encore de l'Histoire, si ce n'est pour la violence gratuite des jugements de son auteur envers toutes les femmes de lettres en général et en particulier ses contemporaines: Félicité de Genlis et Germaine de Staël.
- 5 Dans leur ensemble, ces contributions, dont on salue la qualité ainsi que la cohérence générale, ont le mérite de nous rappeler la pertinence et l'intérêt des études sur cette période trop souvent délaissée par la critique faute d'un chrononyme propre (voir la non-définition de «période sans nom», heureusement introduite par Simone Balayé et récemment reprise par Fabienne Bercegol, Stéphanie Genand et Florence Lotterie, in *Une «Période sans nom». Les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire*, Garnier, 2016, et «Studi Francesi» n. 184, 2018-1) et d'une place reconnue dans les partitions traditionnelles des savoirs académiques. Preuve en soit, d'ailleurs, que nos lecteurs dix-neuviémistes sont invités à compléter la lecture de ce compte rendu par celle du texte de Paola PERAZZOLO dans la rubrique «Settecento» de ce même numéro (notamment pour les contributions de Michel Delon, Patrizia Oppici, Silvia Lorusso et Fabienne Bercegol). On ne peut que souhaiter qu'un plus grand nombre de projets trans-séculaires nous accompagnent à la (re)découverte de ces années entre 1780 et 1820, féconde charnière entre Lumières et Romantisme.